

les érablières, avec leur sucre et leurs parties de plaisir, ce sont les *fricots* de l'hiver, avec les *tourquières* les *croquinolles* et les succulentes tartes ; oui, mon ami, c'est tout ça réuni, la patrie.

Et ensuite, il y a là encore, près de l'église patriarcale, le petit cimetière un peu sauvage, plein de grandes herbes tristes, où dorment nos vieux parents, auprès de qui nous espérons un jour dormir tranquillement à notre tour. Et puis enfin, je t'aime, mon vieil ami, et le plus grand de mes bonheurs maintenant, c'est de vivre avec toi. Alors, peux-tu me blâmer d'être revenu pour terminer mes jours ici ? . . .

Je connais ton cœur, va, et je vois sur ta figure franche et honnête un sourire d'assentiment.

Donc, j'ai gagné ma cause, et, si tu le veux, je viendrai chaque mois causer amicalement avec toi et je te ferai part de bien des choses que j'ai vues. Avec ton aide, la *Revue Nationale* atteindra tous les foyers, sera une compagne dans les longues soirées d'hiver, et une amie toujours.

Mes collaborateurs, tu les connais. ce sont les premiers hommes du pays ; ce sont de tes compatriotes également, et eux aussi te feront part chaque mois de leurs idées et de leurs connaissances.

Je les remercie bien sincèrement ces collaborateurs dévoués à qui je souhaite une bienvenue cordiale dans les colonnes de notre recueil. Je dis notre, car la *Revue Nationale* sera l'œuvre de tous et elle se conduira avec tous en chef qui estime et encourage ses soldats, outils de sa gloire et de son succès. Les conduisant au combat, elle sera à leur tête dans la victoire, en les récompensant, et, dans la défaite, elle puisera un nouveau courage dans leur solide amitié.

Le succès dépend beaucoup de toi, mon cher compatriote. Avec ton concours, nous pouvons tout oser, mais sans ton concours, nous succomberons. Vois maintenant si nous méritons ton estime et ton approbation.

Je viens de te parler un peu familièrement, mon cher